

—Sorti ! répète-t-elle mentalement, sorti !... Mais pourquoi ?...

Puis cette horrible pensée vient lui déchirer le cerveau :

—Sorti !... c'est donc qu'il est mort et qu'on l'a emmené au cimetière !

Alors toute l'agitation de l'instant d'avant, à peine apaisée, lui revient plus violente que jamais.

—Oui, se dit la malheureuse, c'est bien cela !... On me cachait la vérité tout à l'heure, pour que je n'éclate pas ici en cris de douleur et de désespoir...

"Ils avaient pitié de moi !..."

"On vous écrira !" C'est bien ça... une lettre et ça suffit !... On n'a pas à consoler une mère qui reçoit le coup mortel ; on lui écrit et... c'est tout... on en est débarrassé !...

Et Marie-Jeanne sent qu'une écrasante souffrance ravage son cerveau et qu'elle ne pourra plus se contraindre longtemps.

Elle lève les yeux sur l'employé qui, tranquillement, s'est remis à sa besogne interrompue.

Elle n'y tient plus et veut savoir la vérité.

—Oh ! ne me laissez pas livrée à l'horrible tourment que j'endure, monsieur ! dit-elle en joignant ses mains qui tremblent.

Puis d'une voix qu'elle semble tirer du fond de son cœur :

—J'ai peur, monsieur, j'ai peur pour mon fils !... Ah !... dites-moi que j'ai tort de m'alarmer comme je le fais !...

"Dites-moi que... je n'ai pas lieu de me désoler !..."

"L'infortunée ne demande qu'à être rassurée..."

"Un mot !... Rien qu'un mot !..."

Mais l'employé ne le prononce pas ce mot que la pauvre affligée attend avec une émotion qui se lit dans les contractions de son visage, dans l'expression d'effarement de ses regards.

Tout à coup la porte s'est ouverte.

C'est le gardien qui revient avec la fiche que l'employé parcourt rapidement des yeux.

Et sur un signe qu'il a fait au gardien, celui-ci s'adressant à Marie-Jeanne :

—Vous allez venir avec moi, lui dit-il.

Et il ajoute :

—M. le directeur veut bien vous recevoir !...

Marie-Jeanne a suivi l'homme qui silencieusement, la conduit dans le corps de bâtiment où—ainsi qu'on le sait—se trouvent les appartements du directeur de l'hospice des Enfants-Trouvés et des Orphelins.

En traversant ces vastes cours, Marie-Jeanne est prise d'un serrement de cœur qu'elle ne peut surmonter.

De loin lui arrive comme un bourdonnement de voix enfantines.

Ce sont les petits pensionnaires qui, réunis dans leurs classes, étudient tout haut leurs leçons...

Il est temps que Marie-Jeanne arrive dans le cabinet du directeur, car elle va succomber à l'émotion qui augmente en elle à mesure qu'elle avance.

Le directeur a été mis au courant par la fiche que lui a fait parvenir l'employé du greffe.

Il regarde avec compassion celle qui se présente devant lui.

Et avant que Marie-Jeanne ait pu dire le motif qui l'amène, il lui fait signe de s'asseoir sur le fauteuil qui se trouve devant une table couverte de papiers.

Puis, allant au-devant de la demande qu'elle va lui adresser, il dit de ce ton affable et paternel que nous lui connaissons :

—J'apprends que vous avez confié à l'administration que je dirige un enfant...

—Oui, monsieur le directeur... il y a huit jours... oh !... pas plus !...

Puis avec des larmes dans la voix :

—Je reviens aussitôt que... j'ai pu le faire... Vous voyez, monsieur le directeur, que... je ne suis pas une mauvaise mère et que... si j'ai abandonné mon enfant, c'est... que je ne pouvais pas, alors, faire autrement...

Elle s'interrompt pendant une seconde, pour essuyer les pleurs qui inondaient son visage.

Puis elle reprend :

—Le pauvre petit était malade... bien malade, et... et je ne pouvais pas lui donner... tout ce dont il avait besoin.

"Mais à présent je veux le soigner... il ne manquera plus de rien... et je ne veux pas le laisser plus longtemps ici, je ne le dois pas... n'est-ce pas vrai, monsieur le directeur ?" exclame-t-elle avec énergie.

L'homme bienveillant que nous avons déjà présenté au lecteur est profondément remué.

Appyani lui avait donné toutes les preuves, toutes les indications exigibles en pareille circonstance et il ne vint pas à l'esprit du directeur qu'il eût indignement abusé de sa confiance.

C'est donc avec la conscience absolument calme qu'il se décide à accomplir le douloureux devoir qui lui incombe.

Il répond à Marie-Jeanne :

—Je suis surpris que vous veniez aujourd'hui réclamer un enfant qui n'est plus ici ?...

—Plus ici ?... répète Marie-Jeanne en se levant.

"Ah !... oui !... exclame-t-elle... je sais... " sorti le 25 "...

—C'est effectivement depuis le 25 que nous n'avons plus cet enfant...

"Si je ne me trompe, il n'est resté dans cette maison que pendant quelques heures..."

—Mort ?... Il est donc mort ! prononce Marie-Jeanne dans un cri déchirant...

—Non !... Vous vous trompez !... Cet enfant n'a pas succombé, bien que, dans le rapport qui m'a été fait, il était dit que son état inspirait de sérieuses inquiétudes...

—Mais alors... où est-il ?... Qu'en avez-vous fait ? demande vivement la pauvre femme, dont aucune description ne saurait rendre l'exaltation et les terribles angoisses.

—J'ai dû le rendre à la personne qui le réclamait... en fournissant la preuve qu'elle était autorisée à faire cette réclamation...

—Autorisée ?... Par qui ?... Par qui, monsieur ?...

—Je me suis tenu strictement dans mon devoir et mon droit... Et je n'ai remis l'enfant qu'à bon escient.

—On vous a donné des preuves ?

—Oui !... On m'a d'abord indiqué le nom inscrit sur un billet.

—Charles Bertrand !

—C'est bien le nom...

—L'anneau de mariage aussi ?...

—Oui, et la branche de buis !...

Marie-Jeanne est devenue livide.

Pendant une seconde on eût dit qu'elle était pétrifiée.

Les bras pendants le long du corps, la bouche entr'ouverte, les regards fixes, elle présente toutes les apparences de l'anéantissement moral.

Puis tout à coup son visage s'anime, comme si une idée traversant son esprit vient de lui rendre l'espoir.

Et parlant avec une extrême volubilité :

—Dites-moi, monsieur le directeur, cette personne qui est venue réclamer l'enfant, c'était un homme ?...

—Oui !

Elle pensait que Bertrand avait peut-être trouvé de l'argent à emprunter... et qu'il avait eu à cœur de reprendre l'enfant tout de suite...

Et sans se rendre compte, dans le trouble de sa pensée, que plusieurs jours se sont déjà écoulés, elle ajoute :

—Et cet homme... c'était un ouvrier, n'est-ce pas ?... Tenez, monsieur le directeur, je vais vous le dépeindre.

Et déjà elle s'appropriait à faire le portrait de Bertrand, quand le directeur, l'interrompant, lui dit :

—L'homme qui s'est présenté à moi n'était pas un ouvrier... mais bien un homme du monde !

—Mais c'est impossible !

—J'ajouterai même que cette personne s'intéressait vivement à la mère de l'enfant qu'il venait chercher...

—Et vous le lui avez remis ? s'écria Marie-Jeanne en portant les mains à sa tête.

"Vous avez remis mon fils, mon petit Charles, à un inconnu !

—C'était mon devoir, puisque l'on se conformait à toutes les formalités exigées par notre règlement..."

"Je n'ai rien fait qui ne fût absolument correct..."

Alors Marie-Jeanne laissa échapper une exclamation déchirante :

—On me l'a volé !...

Et folle de désespoir, ne sachant plus ce qu'elle faisait, la malheureuse ouvre la porte, et s'élançant au dehors, elle se met à courir, en continuant de crier :

—On m'a volé mon fils !... On m'a volé mon fils !

En la voyant reparaitre dans cet état d'agitation et de délire, le gardien s'empressa d'ouvrir la porte et, la prenant par la main, il la conduisit dehors.

Marie-Jeanne, une fois sur la place, continua de courir, jusqu'à complet épuisement de ses forces.

Puis, ne pouvant plus se soutenir sur ses jambes qui se dérobaient, elle arrêta une voiture au passage et donna au cocher l'adresse de l'hôtel d'Anglemont.

Elle était folle de douleur, folle de désespoir et de rage.

Elle voulait penser et il lui semblait que son cerveau éclatait, que tête était vide ; elle articulait des mots sans suite, se parlant à elle-même, tandis que ses mains se crispaient et que, sans s'en apercevoir, elle s'enfonçait les ongles dans les chairs.

Elle n'avait plus de larmes. Ses yeux étaient en feu, elle ne voyait qu'au travers d'un nuage de sang.

Son cœur emplissait sa poitrine à l'étouffer.

Quand la voiture s'arrêta, elle descendit d'un bond...